

Supplément au SOP n° 190, juillet-août 1994

LE DIALOGUE INTERRELIGIEUX EN FRANCE

Communication du métropolite JEREMIE,
évêque du diocèse du patriarcat œcuménique
en France, au colloque *Les Eglises chrétiennes
et les défis des religions*.

(Bari, Italie, 13-14 juin 1994)

Document 190.A

Le contexte

La France est l'un des pays où le dialogue des religions est le plus vigoureusement engagé, non seulement à cause de l'avènement d'une civilisation planétaire que les esprits les plus avertis ne manquent pas de ressentir, mais pour des raisons historiques et sociologiques évidentes : plus de trois millions et demi de musulmans vivent aujourd'hui en France, essentiellement des Maghrébins, et l'Islam est devenu la seconde religion du pays par ordre numérique, après le catholicisme ; d'autre part le retour des juifs d'Afrique du Nord, surtout d'Algérie (où ils avaient depuis 1870 la citoyenneté française) a triplé la communauté israélite, entraîné la prééminence des Sépharades sur les Ashkénaz (venus d'Europe orientale) et donné un souffle nouveau à la pensée juive dans ce pays. On estime à environ 700 000 le nombre de juifs qui vivent actuellement en France, et sont d'ailleurs des Français à part entière.

Ces dernières années, la prise de conscience de la tradition juive s'est accélérée avec traduction et publication des grands textes de la Cabbale et, maintenant édition intégrale du Talmud. Simultanément, de brillants intellectuels juifs, pas forcément croyants et pratiquants, mais attachés au sens et au rôle de la Loi, ont participé au mouvement des "nouveaux philosophes", qui ont secoué le joug du marxisme ; ils sont devenus, dans la vie publique, notamment dans les médias, des moralistes qui tentent de faire face à la crise actuelle des valeurs et se réfèrent à l'héritage spirituel de Soljénitsyne. Qu'il suffise de nommer Bernard-Henri Lévy et Alain Finkielkraut. Il faut ajouter qu'un des philosophes français aujourd'hui les plus écoutés est un Ashkénaz d'origine lituanienne, venu en France dans l'entre-deux guerres, Emmanuel Lévinas. Sa pensée, centrée non sur le concept mais sur le visage, la rencontre des personnes, la responsabilité, la vision de Dieu sur la face du prochain, est particulièrement appréciée dans les milieux chrétiens.

Composé surtout de travailleurs manuels et de petits commerçants, l'Islam, en France, malgré son ampleur numérique, est loin d'avoir la même importance dans le domaine culturel. D'autant que la plupart de ses membres gardent leur citoyenneté d'origine. On voit cependant apparaître une génération, qui aujourd'hui a fait ses preuves, de grands universitaires : ayant la double nationalité, ils tentent d'amorcer une nouvelle interprétation de la *Shariah*, interprétation rendue nécessaire pour une minorité qui doit tenir compte et de la laïcité de la République et des capacités d'intégration de la culture française. Il faut citer ici les noms d'Ali Merad, de Mohammed Arkoun, d'Azzedine Guellouz. Et rappeler que la France, dont la présence politique fut grande dans le monde musulman, a donné de remarquables islamologues dont certains, comme Louis Massignon et Henry Corbin, ont pratiqué dans leur réflexion et leurs œuvres un véritable dialogue des religions : le premier entre Islam, catholicisme et Orient chrétien (à la fin de sa vie il était devenu prêtre dans une Eglise grecque-catholique du Moyen-Orient), le second entre la mystique iranienne, le piétisme luthérien et la philosophie religieuse russe, celle de Nicolas Berdiaev surtout.

A cette importance sociologique et culturelle de l'Islam et du judaïsme en France, il faut ajouter l'implantation, depuis une dizaine d'années, de monastères de bouddhistes tibétains, depuis la Normandie jusqu'à la Bourgogne et la Savoie. Ces monastères ont un enseignement ouvert aux occidentaux, adapté à leur sensibilité. De nombreux Français y suivent des retraites, et les conversions sont assez fréquentes. On mentionne aussi de nombreuses conversions à l'Islam, on a même avancé le chiffre de 100 000 pour les vingt

dernières années ; elles sont le fait soit de gens très simples, attirés par la foi simple et forte des travailleurs musulmans (qui souvent obtiennent, ce qui eut semblé impensable aux chrétiens, l'ouverture d'oratoires dans les usines où ils travaillent), soit surtout d'intellectuels séduits par le soufisme et la haute mystique de l'Islam. Les conversions au judaïsme, par contre, sont exceptionnelles et presque uniquement le fait de personnes qui découvrent des femmes juives dans leur ascendance, le judaïsme, on le sait, se transmettant surtout par les femmes.

Tel est le contexte où se déroule, en France, le dialogue interreligieux. Je présenterai d'abord rapidement les organisations qui s'en occupent, j'examinerai ensuite ses difficultés et ses espérances.

Les lieux du dialogue

Si on laisse de côté des associations éphémères parce que d'inspiration et de financement par trop politiques, comme ce fut le cas pour *Islam et Occident*, financé par l'Arabie Saoudite, on peut distinguer trois types d'organisations :

— en premier lieu, celles qui sont fondées et soutenues par l'Eglise catholique de France ; celle-ci a deux Secrétariats pour le dialogue, l'un avec le judaïsme, et l'autre avec l'Islam, chacun publiant son bulletin et organisant des colloques. Deux hommes ont réalisé ici une œuvre appréciable : le père Michel Lelong pour la connaissance de l'Islam, le père Bernard Dupuy pour la connaissance du judaïsme. Les protestants français, de leur côté, ont, au sein de la Fédération protestante de France, une commission *Eglise et peuple d'Israël* ainsi qu'une commission *Eglise-Islam* ; ils participent également aux instances de dialogue développées par le Conseil œcuménique des Eglises.

— en second lieu, les associations qui sont, du côté chrétien, d'inspiration œcuménique. On peut mentionner ici l'*Amitié judéo-chrétienne*, fondée par Jules Isaac et Edmond Fleg au lendemain de la deuxième guerre mondiale ; la *Fraternité d'Abraham*, qui regroupe chrétiens, juifs et musulmans dans des rencontres mensuelles et fut longtemps animée par le gendre de Paul Claudel, Jacques Nantet ; l'*Association des Ecrivains croyants d'expression française* qui rassemble des écrivains juifs, chrétiens et musulmans et organise d'amples sessions de réflexion (par exemple cette année sur "la mort et l'après-mort") ;

— en troisième lieu, des associations de type humanitaire ou gnostique, dépassant le cadre des trois traditions "abrahamiques" et dont l'action a quelquefois un caractère international : ainsi l'*Alliance mondiale des Religions*, une association fondée par une psychanalyste jungienne connue, Maryse Choisy (qui fut l'amie de Teilhard de Chardin et du cardinal Daniélou) ; parmi les associations d'inspiration gnostique, qui insistent sur "l'unité transcendante des religions" (l'expression est d'un disciple de René Guénon, Frithjof Schuon), il y a *le Sanctuaire de l'Universel*, animé par un soufi pakistanais, Pir Viiayat Inayat Khan, et qui organise des rencontres interreligieuses (cet été sur la "spiritualité du futur", avec des participants qui semblent estimables...).

Les orthodoxes, bien qu'ils ne constituent en France qu'une petite minorité, ne sont pas absents de ce travail multiple. C'est ainsi que le prince Constantin Andronikof, professeur à l'Institut Saint-Serge dont il fut aussi le doyen, est un adhérent de la Fraternité d'Abraham

et intervient chaque année dans le symposium qu'organise l'Alliance mondiale des religions. L'Association des Ecrivains croyants d'expression française est actuellement présidée par un autre enseignant à l'Institut de théologie orthodoxe, Olivier Clément. Le père Michel Evdokimov, professeur à l'université de Poitiers, est l'un des vice-présidents de l'Amitié judéo-chrétienne. Moi-même, en tant que président du Comité interépiscopal orthodoxe en France, je suis membre du comité de patronage aussi bien de l'Amitié judéo-chrétienne que de la Fraternité d'Abraham.

L'Eglise orthodoxe en France bénéficie de trois facteurs importants pour sa participation au dialogue interreligieux :

— en premier lieu l'impulsion du patriarcat œcuménique qui, situé dans un pays à dominante musulmane, favorise, depuis Athénagoras Ier, le rapprochement entre christianisme et Islam et ce, malgré la récente et dangereuse poussée d'intégrisme islamique. Cette année même, au mois de février, grâce au patriarche Bartholomée Ier, un important colloque interreligieux s'est tenu à Istanbul, dans le but très concret d'aider à la pacification des Balkans, du Caucase et de l'Asie centrale ; plusieurs théologiens de France ont participé à cette entreprise ;

— en second lieu l'héritage et les travaux de ce qu'on peut appeler dans un sens très large "l'école de Paris" : avec la traduction en français du "Missionnaire sibérien", texte important pour le dialogue entre christianisme et bouddhisme ; avec la réflexion d'un grand philosophe religieux, Boris Vyacheslavtsev, et notamment son bref et dense ouvrage sur *Le cœur dans l'hindouisme et le christianisme* ; avec surtout les intuitions du père Lev Gillet, qui signait humblement ses œuvres "Un moine de l'Eglise d'Orient" et dont l'ouvrage intitulé *Communion dans le Messie* est fondamental pour le dialogue judéo-chrétien. Le père Lev Gillet est mort il y a vingt ans, mais sa fille spirituelle, Elisabeth Behr-Sigel, vient d'attirer à nouveau l'attention sur cet aspect de sa pensée, dans la monumentale biographie qu'elle lui a consacrée ;

— en troisième lieu enfin, la venue récente en France d'une importante immigration libanaise, ou syro-libanaise, à cause des événements tragiques du Moyen-Orient. Parmi ces immigrés, on trouve plusieurs militants du MJO (Mouvement de jeunesse orthodoxe du patriarcat d'Antioche) qui se considèrent comme des Arabes chrétiens et, sous l'influence d'un grand islamisant, le métropolite du Mont-Liban Georges Khodr, sont profondément engagés dans le dialogue avec l'Islam.

Je voudrais maintenant, dans le second volet de cette communication, faire brièvement le point sur l'état, en France, du dialogue interreligieux, sans masquer les difficultés qui nous conduisent souvent à une certaine, et honnête, prudence. J'évoquerai successivement les relations avec le judaïsme, l'Islam et les religions asiatiques, c'est-à-dire l'hindouisme et le bouddhisme.

Le dialogue judéo-chrétien

A travers rencontres et déclarations, juifs et chrétiens ne cessent de se poser réciproquement la question : mais qui donc sommes-nous pour vous ? Sommes-nous seulement pour vous les représentants de l'Ancien Testament, une alliance passée, révolue, disqualifiée ?, demandent les juifs aux chrétiens. Et le cardinal Lustiger, lui-même Juif

converti au Christ, demandait à Elie Wiesel : "Nous chrétiens, sommes-nous seulement des païens pour vous ?"

Les chrétiens ont solennellement renoncé à l'accusation traditionnelle de "dicide". Qui a tué Jésus ? Il n'y a qu'une seule réponse : c'est nous — c'est moi — qui, chaque jour, ignorons ou massacrons l'amour. Pendant la seconde guerre mondiale, il y avait à Paris, dans l'émigration russe protégée par le patriarcat œcuménique, deux grandes personnalités, la mère Marie Skobtzov et le père Dimitri Klépinine, qui se dépensaient sans compter pour sauver des vies juives. Tous deux ont été arrêtés et sont morts dans les camps, la mère Marie à Ravensbrück, prenant la place d'une femme juive dans la file qu'on poussait vers la chambre à gaz. Ils ont aujourd'hui un arbre à leur nom dans la "forêt des Justes", *Yad Vachem*, à Jérusalem. Or, le père Dimitri, quand la Gestapo l'interrogea sur son intérêt pour les Juifs, se contenta de désigner sa croix pectorale où le Crucifié était représenté, en disant : "Et que faites-vous de ce Juif-là ?"

Les chrétiens reconnaissent volontiers leurs racines dans la tradition juive. Nous, orthodoxes, savons que les origines de notre liturgie se trouvent dans l'office synagogal... Par contre, les chrétiens ont beaucoup de mal à reconnaître que le vieil Israël n'a pas été déchu au profit de l'Eglise, *Verus Israël*, et qu'une puissante vie spirituelle n'a cessé d'animer le peuple juif à l'époque post-évangélique et jusqu'à aujourd'hui. La renaissance du hassidisme s'est faite à la même époque, autour de 1800, et dans les mêmes lieux, les régions subcarpatiques, que la renaissance de l'hésychasme, dont un des acteurs, le starets Païssy Velitchkovsky, était le petit-fils d'une juive de Poltava !

En notre siècle, de grands philosophes, historiens ou théologiens juifs comme Buber, Rosenzweig, Scholem, Lévinas, ont développé une pensée qui met l'accent sur un prophétisme créateur et se trouve proche des intuitions de penseurs chrétiens, protestants comme Tillich, catholiques comme Blondel, orthodoxes comme Berdiaev. En Russie, à l'époque soviétique, des "dissidents" comme Siniavski ou Porech (qui vient de fonder, avec l'appui de chrétiens français, une "Maison des droits de l'homme" à Saint-Pétersbourg) ont affirmé, malgré un certain antisémitisme ambiant, un vigoureux philojuudaïsme. Le patriarche de Moscou Alexis II, en visite aux Etats-Unis, a proclamé dans la grande synagogue de New York : "Nous avons les mêmes prophètes". Et l'on connaît les démarches si caractéristiques de Jean-Paul II reprenant, à la synagogue de Rome, la conception de Franz Rosenzweig sur la complémentarité du frère aîné juif, et du frère cadet chrétien.

Nous pouvons dire, en reprenant une parole du père Georges Florovsky, que le Roi est venu mais que le Royaume est encore à venir, même s'il s'anticipe, s'il affleure, dans l'eucharistie et la sainteté. Dans cette dialectique du *déjà* et du *pas encore*, les Juifs nous rappellent avec force le *pas encore*. Nous attendons le retour du Messie, ils attendent sa venue et nous empêchent de nous installer dans le *déjà*, nous invitent à une eschatologie créatrice capable de transfigurer la terre. S'ils appliquent au peuple juif tout entier, dans son destin tragique dont le point culminant fut la *Shoah*, les passages du second Isaïe sur le Serviteur souffrant (dont un des plus grands théologiens grecs d'aujourd'hui, le métropolite Jean de Pergame, souligne qu'il constitue en effet une "personnalité corporative"), ils sont souvent passionnés par la résurrection de Jésus et sa portée pan-humaine et cosmique.... La clé du dialogue judéo-chrétien pourrait se trouver dans les thèmes de la Sagesse et de la divino-humanité, tels que les a développés la philosophie religieuse russe.

Deux obstacles cependant apparaissent aujourd'hui dans ce dialogue.

D'une part, le fait que le peuple juif, longtemps objet d'un destin souvent meurtrier, est devenu désormais partie prenante de l'histoire. Pour Rosenzweig, mort quelques mois avant l'année fatidique de 1933, les Juifs constituent un peuple anhistorique, dont le rôle est justement de dénoncer les prétentions idolâtriques de l'histoire. Avec la *Shoah*, l'histoire a failli les engloutir. Mais la formation et l'extension de l'Etat d'Israël ont tout changé. Il ne faut pas oublier la sympathie des chrétiens du Moyen-Orient pour les Palestiniens, dont un certain nombre d'ailleurs sont chrétiens, et chrétiens orthodoxes.

En Europe occidentale, c'est le souvenir de la *Shoah* qui a surtout marqué la sensibilité chrétienne. En Europe orientale, qu'elle soit catholique ou orthodoxe, c'est le souvenir de la révolution communiste, quand le comité central du parti bolchévique se composait d'une grande majorité de juifs, il est vrai déjudaïsés. Beaucoup de catholiques, et plus encore de protestants, en France, ont fini par reporter leurs sympathies sur les Palestiniens. L'avenir du dialogue judéo-chrétien dépend largement des événements politiques du Moyen-Orient.

D'autre part, en France, la génération juive venue surtout d'Afrique du Nord traverse une crise identitaire qui la rend souvent anti-chrétienne. On est loin des grands intellectuels ashkenaz, arrivés en France avec l'émigration russe, épris à la fois de culture française et de culture russe, disciples de Bergson comme Vladimir Jankélévitch dont le père avait traduit en français bien des œuvres des grands philosophes chrétiens de Russie. La mode, maintenant, dans une certaine intelligentsia juive, en France, est de nier la notion même de tradition judéo-chrétienne, d'affirmer que le christianisme et le judaïsme sont deux religions radicalement différentes et totalement séparées, et de dénigrer le christianisme. Bernard-Henry Lévy, dans ses études sur la littérature française, n'a-t-il pas affirmé qu'un Péguy et un Mounier étaient fascistes ou pré-fascistes ?

Au point où en sont les choses, il faut donc presque repartir à frais nouveaux. De très jeunes intellectuels cherchent à le faire. Ils découvrent qu'il leur faut d'abord se respecter et s'écouter longuement les uns les autres.

La relation avec l'Islam

Avec l'Islam, le dialogue est encore plus conditionné par des problèmes politiques, économiques et culturels. La relation du christianisme et de l'Islam prend place en effet dans la relation du Nord et du Sud, dans la relation d'un monde riche et développé avec un monde pauvre dont les structures sociales et culturelles se décomposent au contact de l'Occident. Les orthodoxes comprennent d'autant mieux cette situation que des phénomènes analogues sont en train d'intervenir en Europe même, dans la relation de l'Ouest et de l'Est.

Le fondamentalisme musulman naît pour une part des injustices subies par le tiers-monde en l'absence d'un véritable ordre économique mondial, pour une part aussi de l'intrusion d'une modernité qui ne naît pas du terroir culturel autochtone et se manifeste dans ses aspects les plus grossiers et les plus désintégrant. Des drames historiques précis, en Bosnie et au Caucase, enveniment encore la tension. La montée du fondamentalisme frappe de plein fouet les antiques chrétientés du Moyen-Orient et disloque l'incertaine nation algérienne, provoquant la venue en France des élites francophones de ce pays, qui, le plus souvent, haïssent l'Islam dont elles connaissent surtout le durcissement intégriste.

La France, je l'ai dit, doit faire face à la présence sur son sol de trois à quatre millions de musulmans, souvent parqués dans des banlieues laides, inhumaines, révoltées, et qui cherchent refuge dans une appartenance réaffirmée, dans une pratique renouvelée. Souvent les mères musulmanes n'ont pas le choix pour leurs enfants : c'est la main-mise de l'imam ou la délinquance et la drogue ! Tandis que les chrétiens s'accommodent d'un régime de laïcité, le Coran propose le cadre intégrant d'une Loi qui ne distingue pas le royaume de Dieu et celui de César. Loi dont l'interprétation s'est sclérosée depuis des siècles.

Tout le travail des nombreuses associations où se rencontrent et collaborent chrétiens de bonne volonté et musulmans réformateurs et modérés tourne autour de la nécessité de remettre en mouvement l'interprétation de la Loi. Certaines femmes musulmanes, en particulier, qui ont été aidées par le défunt recteur de la grande mosquée de Paris, Cheikh Abbas, admirent leurs sœurs chrétiennes et travaillent avec elles dans le domaine juridique. Le pamphlet de Jean-Claude Barreau, publié en 1991 et intitulé *De l'Islam en général et du monde moderne en particulier* eut le mérite de poser brutalement le problème et provoqua des échos favorables chez certains jeunes musulmans.

Sur le plan spirituel, d'immenses progrès ont été réalisés depuis un demi-siècle, depuis surtout que Massignon eut découvert et révélé l'authenticité spirituelle de la mystique "testimoniale" en Islam, avec sa grande étude sur Hallaj, qui voulut mourir dans le mystère et le supplice de la Croix. Tout récemment encore on a traduit et publié en français les poèmes de Rabia, cette étonnante figure féminine qui n'est pas sans faire songer à sainte Marie l'Egyptienne et dont la parabole mimée du seau d'eau pour éteindre les flammes de l'enfer et de la torche pour consumer le paradis "afin que Dieu soit aimé pour lui-même" se retrouve jusque dans l'école française du "pur amour", au XVII^e siècle. D'autres, dont le christianisme frise la gnose, préfèrent la mystique moniste d'Ibn Arabi, de Roumi ou de Sohrawardi, tous en voie de traduction. Dans ce domaine, l'*opus magnum* d'Henry Corbin, *En Islam iranien*, avec ses quatre forts volumes, reste la référence décisive.

Les musulmans aident les chrétiens à retrouver le sens de la transcendance, à se rappeler que le Christ, au-delà de tout "christomonisme" immanentiste, ne veut rien d'autre que nous mener au Père, dans la lumière et l'élan de l'Esprit "qui donne la vie". Le problème de la personne et de la mission du prophète Muhammad se pose de plus en plus à la conscience chrétienne. Les grands islamisants venus du Liban, comme le père Youakim Moubarak, ou qui continuent d'y vivre, tout en publiant largement en français, comme le métropolitain Georges Khodr ou le professeur Tarek Mitri, ont tendance à accepter l'authenticité de la prophétie muhammadienne : selon une chronologie divine qui n'est pas celle des hommes et dans laquelle Muhammad apparaît, pour les non-chrétiens, comme le précurseur du Christ eschatologique, du Christ qui vient (ce qui fut déjà, au XIV^e siècle, l'intuition d'un grand théologien et spirituel byzantin, saint Grégoire Palamas).

Le grand obstacle à l'avancement du dialogue reste la prétention de l'Islam à mieux connaître la vérité évangélique que les chrétiens eux-mêmes. Ils auraient en effet radicalement déformé le message de Jésus en divinisant celui-ci lors du premier concile œcuménique. A quoi s'ajoute l'affirmation que le Coran, dictée divine, échappe à toute approche historico-critique. Cependant le Coran accorde une place privilégiée à Jésus, Verbe et Esprit de Dieu, ainsi qu'à Marie : "Dieu t'annonce la bonne nouvelle d'un Verbe émanant de lui. Son nom est : le Messie, Jésus, fils de Marie, Parole de Vérité". Dans l'Evangile "se trouve une direction et une lumière". Le Coran évoque même une mystérieuse "Table servie"

qui fait penser à l'eucharistie. Mais Jésus n'est qu'un homme, un prophète, le "sceau de la sainteté", il n'a pas été crucifié, il a été élevé vers Dieu alors que ses bourreaux croyaient le tuer. Pas plus que le judaïsme, l'Islam ne peut concevoir la descente kénotique et victorieuse de Dieu dans le mal et la mort pour les anéantir.

Les islamisants franco-libanais que je mentionnais tout à l'heure, et dont plusieurs sont orthodoxes, appellent les musulmans à approfondir le mystère de Jésus, à lire directement l'Evangile auquel le Coran se réfère souvent, à cheminer, comme le faisaient les écoles d'Antioche et de Nisibe, de l'humanité de Jésus à sa divinité. Ils tentent de réexprimer dans un langage et des catégories sémitiques les dogmes majeurs du christianisme. Ils appellent en somme les musulmans à comprendre le christianisme comme les chrétiens le comprennent. Beaucoup plus de musulmans qu'on n'imagine accèdent aujourd'hui à cette compréhension — rappelons le témoignage et l'œuvre de ce précurseur que fut Abd-el-Jalil — mais gardent un demi-silence pour éviter, dans leur milieu ou leur pays, le soupçon, disqualifiant et durement puni, de conversion.

La rencontre avec les religions asiatiques

La rencontre, enfin, du christianisme avec les spiritualités de l'Inde et de l'Extrême-Orient est aujourd'hui en cours, j'ai rappelé dans quelles conditions particulières en France. Pour que se réalisent des échanges réels, quelques conditions préalables semblent indispensables. Il faut d'abord écarter les syncrétismes de mauvais aloi, tels que les pratiquent par exemple bien des courants du "New Age". Identifier le "Soi" de l'Inde, l'*Atman*, avec la conception chrétienne de la personne, le *Karma* avec le péché, l'exode de l'âme à travers les éons angéliques tels que le décrivent certains Pères de l'Eglise avec la réincarnation, ou encore la compassion bouddhique et l'*agapé* évangélique, c'est se tromper et tromper les autres.

Il faut ensuite éviter les généralisations massives, c'est-à-dire la confusion. L'Inde est un monde, le bouddhisme aussi : que l'on pense au "petit véhicule", au "grand", aux bouddhismes tibétain, chinois ou japonais. L'Europe, de son côté, est bien plus complexe qu'on ne pense ; elle a son propre orient, l'Eglise orthodoxe, aujourd'hui bien présente en France, avec sa haute tradition spirituelle, l'hésychasme, dont la "méthode", "art des arts et science des sciences", n'ignore pas les techniques psycho-corporelles. Il ne faut pas enfin oublier l'interprétation déjà ancienne de l'Europe et de l'Asie. L'idéalisme allemand fut lié à la découverte de l'hindouisme, Schopenhauer à celle du bouddhisme. Le "second" Heidegger (et une certaine "nouvelle droite" en France) relèvent davantage de l'hindouisme que du christianisme.

A l'inverse, des thèmes chrétiens, ou de pensée occidentale, ont profondément pénétré aux XIXe et XXe siècles, les spiritualités asiatiques. On ne saurait comprendre Gandhi sans Tolstoï et le Sermon sur la montagne, ni Shri Aurobindo sans les philosophies occidentales de la vie et de l'histoire. Le bouddhisme, particulièrement au Japon avec l'occupation américaine, a été gagné par un théisme et un humanisme d'inspiration chrétienne. Le Dalaï Lama a ainsi un double langage : d'une part, à l'usage d'un large public, un langage humanitaire et spiritualiste, "au-delà des dogmes" certes (c'est le titre de son dernier ouvrage), mais dans lequel l'existence de la personne semble évidente ; d'autre part, dans de petits groupes ésotériques (où l'on trouverait, je pense, des chrétiens), un langage proprement bouddhique et tibétain où la personne n'est plus qu'un "agrégat d'éléments

impermanents" qui se dissipe à la mort — ou dans le *nirvana* —, cercles dans lesquels s'accomplissent certaines cérémonies où des forces étranges venues du vieux Tibet sont évoquées !

Certes, et c'est certainement une première approche, on découvre un fonds commun universel dans l'ascèse, essentiellement dans l'ascèse monastique. Les méthodes sont assez semblables pour se libérer des "passions", nettoyer le mental des "pensées", articuler la "mémoire" de la mort et celle du divin. Pour obtenir la rétraction des sens et l'éveil du cœur. Pour parvenir à une *autre* connaissance, inséparable d'un ébranlement de tout l'être. Bien des échanges ont lieu dans ce domaine, des moines français ont visité des monastères zen, des moines bouddhistes ont été accueillis par les bénédictins de notre pays. Quelques petits monastères orthodoxes français dépendent du Mont Athos et le monastère athonite qui les protège a noué des liens avec un *ashram* hindou. Des moines français et asiatiques ont créé une association et publient régulièrement un bulletin. Sans que le problème essentiel soit pour autant résolu : l'usage chrétien du monachisme est-il jusqu'au bout le même que l'usage hindou ou bouddhiste ?

Pour tenter de répondre, je voudrais brièvement confronter le *Védanta* hindou (parfois aussi certains aspects du bouddhisme) et la spiritualité chrétienne. Pour l'Inde védantique, l'absolu est la face non manifestée du cosmos où celui-ci se résorbe, il n'est accessible que par dépassement de la personne, tenue pour une limitation. Au fond, il n'y a rien que l'indicible et le silence : le Soi et l'Absolu, *Atman* et *Brahman*, s'identifient. Le bouddhisme nie même l'Atman (c'est la doctrine de l'*anatman*), le *nirvana* est un état que seule la négation peut évoquer.

Pour le christianisme, le Dieu au-delà de Dieu des théologies négatives, de l'apophatisme, est certes l'abîme, mais cette suessence inaccessible se révèle dans ses énergies, dans son Christ, abîme paternel, tourné vers nous dans l'amour et la liberté. En Dieu, l'absolu et la personne, ou plutôt la Trinité des personnes, coïncident : antinomie de l'unité absolue et de l'absolue différence. L'union avec le Dieu vivant n'est pas fusion mais communion. Pour l'Inde, le monde est une manifestation à la fois ludique et illusoire. L'individuation résulte fatalement d'une objectivation déifuge, la destinée de l'univers et de l'humanité est une implacable dégradation. Et tout recommence, dans la suite sans fin et l'emboîtement des cycles : "terreur du temps" dont seule la prise de conscience de l'identité d'*Atman* et de *Brahman* peut nous délivrer.

Le christianisme parle ici de création *ex nihilo*, d'un appel volontaire à l'être d'un monde distinct de son auteur mais destiné à la "déification". La personnalisation, terme absolu, consiste pour l'homme à passer de l'*image* à la *ressemblance*, l'histoire travaillée par l'Esprit, est aimantée par le Royaume où elle trouvera son accomplissement.

Pour l'Inde, l'*avatara* n'est pas incarnation mais " descente " périodique et mythique d'une divinité qui, impassible, prend un masque animal ou humain pour rappeler à l'homme qu'il est lui-même, sous le masque de son humanité, *avatara* intérieur, c'est-à-dire divin. Le bouddhisme du "grand véhicule" parle ici de la "bouddhité" de chaque homme.

Pour le christianisme, l'incarnation signifie la naissance réelle dans la chair, une chair bien réelle elle aussi, du Dieu vivant qui nous rejoint ainsi jusque dans la mort qu'il éprouve humainement pour nous arracher au néant, nous entraîner dans sa résurrection.

Les différences clairement posées, mais dans le dynamisme d'une histoire spirituelle qui continue sous le souffle de l'Esprit, la voie s'ouvre à des échanges en profondeur. Les "orientes" asiatiques doivent continuer d'apprendre de la révélation biblique la consistance propre du créé : l'homme ne se délivre pas en se "cosmisant", c'est lui qui doit sauver le cosmos en le christifiant. Apprendre plus clairement aussi la réalité à la fois unique et communiant de chaque personne dont l'archétype s'inscrit au cœur même de l'Absolu.

Nous-mêmes, chrétiens, pouvons apprendre des spiritualités "asiatiques" à mieux distinguer la personne et l'individu. Les négations bouddhistes, par exemple, arrachent les masques, les peaux mortes, les personnages plus ou moins névrotiques mais, au terme, il n'y a pas le "rien" d'un divin ou d'un état impersonnel, mais bien la personne irréductible comme secret et comme amour.

Ces spiritualités nous aident à pressentir l'ultime intériorité : non pour nous dissoudre dans cette lumière intérieure, ni pour confondre le moi occidental et le Soi absolu, ce qui serait l'apogée paradoxale, inattendue et combien orgueilleuse de l'individualisme ; mais pour nous tourner, avec une humilité renouvelée, vers la source inépuisable, infiniment aimante, de cette lumière. L'hésychasme qui connaît bien, en utilisant d'ailleurs les rythmes de la respiration et du cœur, cette intériorité lumineuse, parle ici d'un ultime passage par la mort pour que l'âme reçoive par grâce une plus ultime encore résurrection : où elle découvre le caractère inséparable de l'unité et de l'altérité et donc que le "Seigneur-Amour", comme disait "un Moine de l'Eglise d'Orient" nous renvoie au respect et au service de l'autre. Le "Missionnaire sibérien" respectait tellement les bouddhistes qu'il hésitait à les baptiser ; le vrai devoir des chrétiens, disait-il, serait d'amener ces sages engloutis, les yeux clos, dans l'unité, à ouvrir les yeux, sans perdre la force de l'intériorité, pour découvrir pleinement l'autre ; l'autre qui n'exige pas seulement la compassion trop détachée de l'impermanent pour l'impermanent mais l'accomplissement de cette compassion dans l'amour actif, dans l'*agapé*.

La pertinence de Chalcédoine

Au terme de cette réflexion par trop schématique et survolante, je voudrais souligner que le dialogue interreligieux, en France, se cherche aujourd'hui entre les deux tentations conjointes du syncrétisme et d'un spiritualisme philanthropique. Le rôle des orthodoxes engagés dans ce dialogue est de le rendre à la fois prudent, lucide et exigeant. En tant qu'évêque orthodoxe, je dirai pour finir que seul le dogme de Chalcédoine peut sans doute nous aider à réconcilier les deux hémisphères spirituels de l'humanité : l'hémisphère issu de l'Inde, où il n'y a en définitive que l'Un, et l'hémisphère vétéro-testamentaire et coranique, où il n'y a essentiellement que l'Autre. En Christ, nous dit la définition du quatrième concile œcuménique, le divin et l'humain s'unissent sans séparation et sans confusion. La séparation serait l'absence de l'amour, la confusion, la perte de la différence. Or l'amour veut la différence, et la différence, aujourd'hui, après tant de siècles d'ignorance ou de violence, doit vouloir l'amour. Telle est sans doute la clé du dialogue interreligieux.

Directeur de la publication : Michel EVDOKIMOV

Rédaction : Jean TCHEKAN

Réalisation : Serge TCHEKAN

ISSN 0338 - 2478

Commission paritaire : 56 935

Tiré par nos soins

Abonnement annuel

	<u>SOP mensuel</u>	<u>SOP + Suppléments</u>
--	--------------------	--------------------------

France	180 F	400 F
--------	-------	-------

Autres pays	210 F	500 F
-------------	-------	-------

c.c.p. : 21 016 76 L Paris

Tarifs PAR AVION sur demande